

**LA GUERRE
D'INDOCHINE**

L'AVENTURE

PAR LUCIEN BODARD

DOCUMENTS

L'AIR DU TEMPS 218

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

© *Éditions Gallimard, 1967.*

A Jacques et Guy Schæller

***Le lecteur trouvera en fin de volume une série de cartes détaillées des opérations
et une chronologie des événements.***

PREMIÈRE PARTIE

L'envoûtement

Je n'ai jamais vu un acteur réussir une « entrée » comme de Lattre en Indochine. D'emblée, il campe un personnage du répertoire de Corneille — un Horace en moins vieux et en général à quatre étoiles, mais aussi farouche.

Son rôle n'est pas celui de la Haine. C'est celui du Dédain. Sa première seconde sur le sol indochinois, c'est pour le mépris, pour marquer la rupture totale avec un passé de défaite, de honte et de médiocrité. Aucun homme ne sait, comme lui, faire du dégoût un écrasement. Il a alors une majesté hautaine, il est le fil de l'épée qui réduit au néant.

Cela se passe à l'aérodrome de Saïgon, où Pignon et Carpentier sont venus accueillir leur successeur, car à lui seul il remplace les deux, le civil et le militaire, le haut-commissaire et le général en chef. Il est normalement prévu qu'il s'empare de tous leurs pouvoirs, sous les auspices d'un ministre de Paris, de « l'introducteur » Letourneau, qui est lui aussi du voyage.

Tout le monde officiel de l'Indochine est là, à attendre — ce qui suffit à faire une foule énorme. Tous les gens sont briqués, tous ont un creux à l'estomac. Morne entassement des galons, des étoiles et aussi des couronnes de lauriers des administrateurs civils. La salle de réception se présente comme un hangar à part, à côté des bâtiments de l'aérogare. Silence lourd de ce « gratin » qui, d'habitude, quand il est là rassemblé selon l'étiquette coloniale de la bienvenue, caquette et ne s'en fait pas. Mais qui ne pense à son estomac, à sa sale gueule, à une malencontreuse rencontre passée,

en France, en Allemagne, avec ce Roi Jean qui arrive?

Chacun a fait un effort pour s'habiller, pour avoir bonne mine. Sur le terrain, les troupes ont été déployées avec un soin particulier. Hélas! cela ne change rien aux figures veules, aux ventres, à la tenue négligée. Un petit effort ne suffit pas. La seule chose de tarie, c'est le contentement qui coule habituellement sur les figures, en dépit des malheurs accoutumés et de tout. Ce qui va se produire, là, c'est la catastrophe, la vraie. Tout le monde en est persuadé. Il n'y a rien à faire contre ce qui va surgir. Malgré quelques semblants d'efforts, c'est la résignation de condamnés. C'est le destin. Finalement, dans ce laisser-aller, la réception est préparée comme une molle et banale cérémonie.

Soudain, de *La Marseillaise*, des drapeaux qui luisent, des hurlements de sous-offis clamant leurs ordres. Et surtout, émergeant de la baraque des « huiles », un mouvement qui porte les sommités de l'Indochine, Carpentier et Pignon en tête, vers la piste. Le trot de messieurs en sueur. L'appareil vient de se poser.

L'avion atterrit dans le flamboiement d'un soleil sur le déclin, près de se coucher, vers quatre ou cinq heures de l'après-midi. C'est un quadrimoteur spécial qui, pendant deux jours et deux nuits, a servi de P.C. et de loge d'artistes, mais pas de dortoir : interdiction de s'assoupir. Dans une sorte de folie, il fallait dépouiller tout ce qu'il y avait comme dossiers, comme fiches, comme télégrammes pour apprendre ce qu'était l'Indochine inconnue où le général « se pointait » avec ses fidèles. Il s'agissait de savoir au moins comment se comporter à l'arrivée. Une chose était sûre, certaine, impérative : l'habillement. Au dernier moment, toute l'équipe se changea, pour revêtir les magnifiques uniformes blancs confectionnés à Paris chez un grand tailleur, sur les indications mêmes de De Lattre, qui disait : « Multipliez les essayages. Soyez beaux. Quand on met les pieds là où on ignore tout, il faut que ce soit avec magnificence. »

Pourtant, ce qui sort d'abord de l'engin n'est pas spécialement grandiose. C'est le ministre Letourneau, plus rond, rubicond et souriant que jamais, dans un complet-veston ordinaire, mais la boutonnière fleurie d'une rosette et toutes grâces démocratiques dehors. Puis de Lattre, le mannequin

même de la grandeur. Une raideur dans la tenue, de la somptuosité spartiate, impérative, figuolée des heures durant. Toute l'étiquette de l'arrogance. Il se présente, lui connu comme le dandy des excentricités, avec les ornements les plus classiques mais combien choisis! Une cravate noire rehausse l'immaculé de l'uniforme tropical. Des rangées de décorations sur la poitrine, évidemment. L'important, c'est l'insigne de « Rhin et Danube » sur la manche gauche, deux galons jaunes des Commandos de France et le liséré vert de 1^{re} classe de la Légion. Ce sont là les vrais témoignages de la valeur de « grand capitaine ». Et puis, en contraste, pour souligner l'aristocratie du chef de guerre, il y a les accessoires mêmes de la mondanité : un imperméable, des gants de daim blanc, et surtout une canne servant de prétexte à une démarche lentement saccadée. En somme, tout ce qui symbolise le soldat, tout ce qui symbolise le seigneur, tout ce qui est la marque du grand homme arrivant pour une grande tâche.

Un instant, au sommet de la passerelle, de Lattre s'immobilise, il s'arrête pour regarder intensément, avec son asymétrie. Il contemple surtout avec son œil gauche, le plus petit, le plus fermé, mais celui qui est le plus luisant, le plus luisant quand il l'ouvre à fond — du moins quand il ne veut pas charmer, quand il n'accompagne plus sa fixité d'un sourire ou d'un léger plissement des lèvres. Mais là, pas question de séduction. Il veut être « mauvais ». Et, dans cette contemplation sévère d'une seconde, il prend en charge une Indochine veule et vaincue, celle qui s'étale à ses pieds, au bas des gradins, en train de lui offrir hypocritement des mains tendues, des faces cordiales, des simagrées. Oui, il lui faudra d'abord détruire toute cette « pourriture ».

Lentement, de Lattre descend les degrés. Il met pied à terre. Intense et muet. Et, tout en absorbant le spectacle, jusqu'au dernier visage, jusqu'au dernier détail, il a des yeux concentrés pour ne pas voir. Il ne s'abaisse pas aux convenances, aux politesses. Ne pas pactiser. Tout repousser.

Derrière lui ses gens débouchent un à un de la carlingue. Ce sont des trognes armées de la même impassibilité agressive, de la même insolence froide. Un commando de « durs », tous sanglés dans une pareille implacabilité distante, parfaite, pesante et pourtant presque immatérielle. Sans vulga-

rité. Sans humanité ni inhumanité. Sans rien que leur allure d'hommes dressés et domptés, mais pas en esclaves, en outils qui eux-mêmes doivent dresser et dompter. En somme, ils ont des têtes de robots de la guerre, aveuglément derrière leur « patron », qui, lui, vit et pense pour eux, car il est le « guerrier suprême ».

Quelques jours auparavant, de Lattre les a tous rameutés à travers la France, l'Europe, à travers le monde, à coups de téléphone. Chaque fois, les mêmes mots ou à peu près : « C'est toi, mon vieux ? Tu vas bien dans ton Maroc ? — Oui, mon général. — Et ta femme ? — Aussi. — Et ta fille ? — Egalement. — Alors, fais ta valise et arrive. Je pars en Indochine. Je t'emmène. Sois demain à mon bureau, au 4 bis boulevard des Invalides. Tu n'y connais rien à ce pays-là ? Je m'en fous. Mais vois déjà comment organiser ton affaire pour là-bas... » Tous ont été embarqués de la même façon. Et maintenant ils débarquent à Saïgon derrière leur maître, pour être les sûrs, les piliers de l'Aventure. Outre Allard le Viking qui sera chef d'état-major, il y a Cogny, cette force de la nature énorme et intelligente qui servira de chef de cabinet, Beaufre tout blême qui fera le stratège, Goussault le beau courtisan aux yeux bleus qui s'acquittera des petites besognes de confiance : « mon staff », comme aime dire de Lattre qui s'est frotté aux Anglais à Fontainebleau. Tous de la même trempe, forgés dans la tradition sublimée du « soldat splendide », tous sortant du même moule de la « belle guerre ». Pour eux, il n'y a pas, il ne peut y avoir de « sale guerre » : il suffit d'y mettre de l'art.

Dans cette troupe détonne un peu Salan le mandarin. Il est légèrement suspect, pas tout à fait de la « bande ». De Lattre l'a pris parce qu'il lui fallait quand même un « chinois », un colonial quelconque, quelqu'un qui connaisse la contrée, qui en soit presque. On a pensé d'abord à Valluy, mais il a été jugé dangereux — trop d'idées, trop de relations à Paris, trop implanté chez les Marsouins, dans cette Infanterie coloniale qui a si longtemps dominé l'Indochine, qui en avait fait son fief. Par contre Salan, on peut le traiter presque comme on veut, sans se gêner. On peut l'utiliser sans qu'il porte ombrage, on peut tout aussi bien le mettre à l'écart. Quoi de plus facile que de prétendre qu'il est un

incapable, que de dire : « C'est un intoxiqué de l'Asie, un joueur, l'homme de l'opium, des nuits blanches, des amitiés suspectes. Et comment lui faire confiance avec son allure de bonze, ses yeux pas tout à fait en face des trous, sa timidité dévorante qui le rend muet, son orgueil qui le consume à l'intérieur, ses étranges superstitions et sa femme surnommée « la Biche ». Malgré tout, il est inquiétant — il préoccupe un peu de Lattre.

Disparates aussi sont deux « pékins » qu'il a emmenés dans ses bagages, Gauthier et Aurillac. Un gouverneur général des Colonies et l'autre tout comme. Dans la suite martiale du Roi Jean, ils font bureaucrates, ingrats, petits bourgeois. Ce sont de ces messieurs tellement bienséants qui, curieusement, ont l'un et l'autre une ressemblance avec un animal. Gauthier, ses cheveux blancs en paillason sur sa grosse tête, les yeux globuleux, l'air brave, le corps épais en tire-bouchon, le costume en boule, la voix et les gestes tout désordonnés, c'est un éléphant pataud. Aurillac, un Gascon modèle réduit et toujours tiré à quatre épingles, c'est la fouine sur le qui-vive, au regard aigu, inquiet, enfoncé dans le museau. Comme ils sont déplacés au milieu des « rufians » de De Lattre avec leurs politesses, leurs considérations, leurs propos sentant la naphthaline ! C'est que le général a en effet été les chercher loin, au fond du tiroir où ils végétaient, chez Decoux. C'est l'amiral qui les lui a donnés à Paris comme viatique : « Jadis, ils m'ont fidèlement aidé là-bas contre les Japs. Ils vous serviront bien dans les épreuves qui vous attendent. Sur mon ordre, ils reporteront sur vous toute l'allégeance qu'ils avaient pour moi. Ils seront vos yeux et vos oreilles dans la nuit. Ecoutez-les, et ils vous éviteront de terribles erreurs... » Paroles pas tellement adroites. Le Roi Jean a pourtant accepté le cadeau. Mais, sur ce terrain de Tan Son Nhut, il s'aperçoit que les deux bonshommes n'ont pas tellement la « touche ». Aussi sortent-ils les derniers de l'appareil, loin derrière les hommes de guerre, en civils, donc douteux. Comment ne pas trouver fâcheux qu'ils aient déjà été des vaincus — et par-dessus le marché des « colonialistes » vaincus sur cette terre où de Lattre vient chercher la gloire.

Petites bavures. Ce qui compte, c'est lui, de Lattre — son attitude. C'est, avec sa poignée de « fidèles » aux trognes de

hallebardes, de faire face aux centaines d'officiels de l'Indochine d'avant lui, celle du désastre sinistre de Dong Khé, celle de l'abandon de Langson. Confrontation en quelques minutes formidables et pourtant comme vides. Les gens s'attendent à des éclats fous, à des caprices grossiers. Rien, ou presque — juste la revue des troupes, le salut aux étendards, un hommage au Corps expéditionnaire. Rien que les traits figés du Roi Jean, sa tête projetée en avant pendant qu'il marche ou parle. Rien que la colère intérieure qui rosit ses joues — il n'éclate pas, car ce n'est pas encore le moment : il n'en sait pas assez. Donc il se borne à être là, à peser lourd. Le poids de l'exécration. Ce qu'il lui faut, c'est la petite chose qui en soit le symbole parfait, qui signifie tout.

Et c'est à quoi sert Carpentier. Sa dernière utilité en Indochine. Le « truc » de De Lattre, c'est de l'accabler, de l'écraser comme par pesanteur, par des tonnes de « non-présence ». L'outrage inouï. Carpentier est là, avec ses étoiles de bon serviteur, sa brave gueule parcheminée, usée par les années de service, son corps efflanqué par les fatigues des campagnes et surtout de la pensée. Il se trouve courageusement à sa place, au premier rang des officiels, avec ses bons sentiments, avec ses explications, ses congratulations toutes prêtes, ne demandant qu'à se déverser, qu'à « fondre » au premier signe : « Mon général, la poisse, rien que la poisse dans ces affreux malheurs. Ce n'est pas ma faute... » voudrait-il dire. Oui, il accepterait de jouer le rôle décent, honorable, du subalterne méritant mais infortuné qui s'efface devant le génie — comme il avait fait récemment avec Juin¹.

Il rêve d'une accolade en public et d'une petite engueulade en privé — au nom de la fraternité des armes. Mais, en même temps, le vaincu, l'ancien commandant en chef, connaît son homme; avec ce qui lui sert d'instinct, ce vague fond de gros bon sens mi-troupier mi-paysan, si catastrophique pour les grandes décisions mais si utile pour la cuisine des camps, il se doute que ses démonstrations de bonne volonté seraient affreusement retournées contre lui, exploitées ignominieusement pour l'abaisser, l'humilier, le réduire à

1. Juin était venu en inspection en Indochine juste après les catastrophes de la frontière.

zéro. Alors il se tient dans l'expectative, faisant bonne figure de son mieux, avec même une moitié de sourire de commande. Il salue militairement et il attend. Mais rien n'arrive, rien ne vient. Pas un mouvement, pas une phrase, pas un regard. Pour de Lattre, son prédécesseur n'existe pas. Littéralement pas.

Les deux hommes sont à un mètre l'un de l'autre. Le Roi Jean est comme la statue du Commandeur. Implacable, dans le silence. Ce Carpentier qui est là, mi-gauche, mi-prévenant, espérant et résigné, il ne lui serre pas la main. Il ne lui dit pas un mot. Ostensiblement, il regarde de l'autre côté. Une façon de le rayer du monde. Soudain Carpentier est vieux, ridé, encore plus fatigué. Mais il tâche de ne pas s'apercevoir de l'insulte. Et, tout le temps qu'il se contient, de Lattre reste irréellement loin, froid comme de la pierre.

A cent à l'heure, le cortège officiel roule à travers les avenues tropicales de la cité. Dans une même voiture sont parqués les vaincus, Pignon et Carpentier. De Lattre, lui, occupe une autre automobile, assis sur la même banquette que Letourneau, qui est toute « débonnairété », qui a fait tout ce qu'il a pu pour réparer. C'est alors, en ce tête-à-tête, que le général explose pour la première fois :

— Monsieur le ministre, pourquoi avez-vous été aussi aimable avec ce Carpentier? Avez-vous vu de quelle façon lamentable ses troupes nous ont présenté les armes? Certains hommes étaient même déboutonnés! C'est cela l'armée de Carpentier. Quelle honte! Il n'y a pas de discipline, c'est la décomposition, l'esprit de lâcheté. Et puis que de bedaines tricolores, de lard décoré, de poussahs galonnés! Il me faudra tout balayer...

Le reste du trajet, c'est une bouderie. Enfin de Lattre arrive au palais Norodom, où il s'établit avec ses gens — dans les lieux mêmes où Carpentier hésitait et Pignon finassait. Là, l'un de ses premiers gestes, c'est d'appeler Allard :

— Note, note dans ton calepin. Le commandant de la place de Saigon, le sale con qui a osé me présenter une revue aussi minable quand je venais de poser les pieds sur l'Indochine dont je prenais le commandement, tu le fous dans le premier avion pour la France. Et tu me découvres quelqu'un de bien pour prendre sa place — un bon militaire, l'officier de cavalerie le plus bête que tu connais, par exemple.

Il faudra plusieurs semaines pour trouver l'homme adéquat. Un premier colonel est trop petit : il trotte. Enfin, l'on met la main sur cette « perle », un colonel toujours sanglé comme un hareng saur.

En attendant, de Lattre continue de s'acharner sur Carpentier. Il me dira ensuite :

— Celui-là, je le rencontre sans cesse sur mon chemin. J'ai dû le renvoyer une première fois pendant la campagne de France, où on l'avait collé comme chef d'état-major. Je dois recommencer ici, plus durement encore. Car il est le rappel constant de l'acceptation, de la défaite. Du moins, tant que je vivrai, il ne sera plus rien...

De son côté, Carpentier, tout en avalant les couleuvres, garde une curieuse sérénité. Sans doute ce brave militaire bien ras-sis doit penser que de Lattre est un génie aux pieds d'argile : il s'effondrera, mais lui sera toujours là. Raisonnement qui se révélera juste en un an seulement. A peine de Lattre épuisé à la tâche sera-t-il mort que Carpentier se trouvera promu parmi les sommités du N.A.T.O. Ainsi triomphera-t-il quand même de De Lattre; par-dessus son cadavre.

Pour ses derniers jours en Indochine, que d'avanies ne subit-il pas ! Car de Lattre a un art, à la fois impérial et quasi féminin, de l'affront. Son prédécesseur, un commandant en chef avec presque autant d'étoiles que lui, il ne veut pas le recevoir, pas même le voir — ce qui est inimaginable selon toutes les règles de la bienséance militaire. Il lui faut cependant l'endurer au cours de la cérémonie officielle de la passation des pouvoirs, dans la salle d'honneur du palais Norodom, triste et solennelle à souhait. D'un côté, le bloc des officiers supérieurs, avec Carpentier. De l'autre, celui des fonctionnaires civils avec Pignon. Letourneau et de Lattre sont au milieu. Comme toujours de Lattre réduit Carpentier à l'inexistence : il n'est pas, il n'y a pas de Carpentier pour lui, même pas un fantôme de Carpentier. Toujours pas une phrase, pas un mouvement, pas un coup d'œil, juste l'art de contempler le néant. Mais stoïcisme, courage, résignation, bassesse, calcul ou passivité, Carpentier a aussi bonne contenance qu'il peut, à la façon du vieux paysan devant une catastrophe naturelle. Cependant Letourneau, qui prend la parole le premier, le cite longuement, avec éloge. Cela suffit à enrager de Lattre, qui s'em-

pourpre mais qui est bien obligé de se taire. Une heure après, la séance terminée, il va voir son ministre et le foudroie, du moins dans la mesure prudente avec laquelle il traite toujours les autorités de la quatrième République : « Comment avez-vous pu encenser ce Carpentier et même le remercier au nom du gouvernement? »

De Lattre est si odieux que Cogny, l'hercule, chargé de toutes les affaires exigeant du doigté et de la délicatesse, prend sur lui de rencontrer Carpentier. L'ancien commandant en chef en est tout ragaillardi, tout content. Il entreprend de raconter sa guerre, avec une certaine gêne d'abord. Plus il péroré, plus il améliore le tableau de la situation qu'il laisse. Il se prend presque pour un vainqueur. Ecœuré, Cogny interrompt cette euphorie :

— Si j'avais continué à le laisser parler, raconte-t-il ensuite, il en serait arrivé à gagner la guerre. Tout comme Gamelin, quand il se justifiait, quelques semaines après le désastre de 1940.

Cogny, ce molosse hautainement aimable, est capable — par habileté ou par générosité, comment savoir? — d'avoir de la chaleur humaine, d'être bon bougre quand il le peut, quand ça ne coûte pas cher. En tout cas, pour le départ de Carpentier, il prépare subrepticement une petite prise d'armes à l'aérodrome. Il y va même. De Lattre apprend la chose et l'« engueule », mais pas trop — ça n'en vaut pas la peine. Et puis, somme toute, c'est peut-être mieux comme ça.

Le mépris, de Lattre s'arrange aussi pour en couvrir Pignon; mais pas ouvertement, beaucoup plus hypocritement. Ainsi, le jour de la passation des pouvoirs au palais Norodom, l'ancien haut-commissaire fait un discours : son testament politique. Jamais il n'a semblé aussi lourd dans sa tenue blanche avachie. Il est gras et blond. Dodelinant de la tête, il parle en phrases filandreuses et émues. Finalement, des larmes dans la voix, il recommande ses collaborateurs à la bienveillance du général. Quand il se tait, de Lattre avance de quelques pas; il est sanglé, campé, extraordinairement compact dans son uniforme. Quelques secondes, il se tient droit. D'un coup il se courbe, projetant raidement sa tête et sa poitrine vers l'excellent homme. Après cette politesse solennelle et ironique, il dit, pour toute réponse :

— Je présente à monsieur le haut-commissaire Pignon l'expression de mes salutations distinguées.

Ce geste et cette phrase tombent dans le silence de l'assistance. Les gens savent bien que Pignon ne mérite pas ce traitement, mais ils se tiennent à carreau. Car, avec de Lattre, il n'y a aucune justice, aucune pitié à attendre quand sa « politique » est en jeu. Il lui faut donc démolir son prédécesseur civil tout comme il a démolé son prédécesseur militaire. Il lui faut bien plus largement encore anéantir ce qui existait avant son ère, avant la seconde où il a foulé le sol indochinois.

Du moins la famille Pignon — le haut-commissaire bien las, l'épouse bien bourgeoise, les trois fillettes blondes — ont-ils droit à quelques égards. Et même à la présence du général quand elle prend l'avion pour la France, un matin à huit heures. De Lattre se donne même le mal d'une galanterie : il remet un énorme bouquet de fleurs à Mme Pignon. Au décollage de l'appareil, quand les mains se lèvent pour un dernier salut, c'est celle du général, gantée de cuir, qui s'abaissera la dernière.

Enfin de Lattre est débarrassé. Pour l'encombrer un peu, il n'a plus que Letourneau, le ministre à la bonne figure de comice agricole. C'est un brave homme, finaud, pas bête du tout, avec des malices. De plus, c'est ce personnage qui a choisi de Lattre, qui l'a fait nommer en Indochine avec les pleins pouvoirs civils et militaires. Etrangement, ce pacifique bourgeois est pris de passion pour la cruelle guerre d'Indochine. Il est même tout fier de son « monstre sacré », le Roi Jean. Il l'exhibe à la cantonade avec une admiration corrigée par un tout petit peu d'ironie, une ironie très discrète. Sans cesse il a l'air de dire : « C'est le génie. Excusez ses outrances. Moi je suis le bon sens qui veille au grain. »

A la vérité, Letourneau, le montreur d'ours, n'est pas tellement dérangeant. Il est un peu mou, il ne doit rester en Indochine que quelques jours « par rapport » à ses électeurs de la Sarthe. Le malheur, c'est qu'il a préséance sur de Lattre. Avec son ventre, son gros nez et ses yeux ronds, il passe avant lui dans les cérémonies, occupant de droit la place d'honneur. Entre ses dents, le général bougonne : « Comment donner une idée de ma grandeur, de celle de la France que j'incarne, à l'ombre de ce personnage ridicule ? » Parfois le général fait au



LA GUERRE D'INDOCHINE

L'AVENTURE

Fin 1950, de Lattre débarque en Indochine pour effacer l'humiliation. Il va transformer le moral du Corps expéditionnaire par des victoires, et aussi par son extraordinaire génie de la publicité et de la mise en scène. Pour un temps, il tirera ses troupes de leur misère, leur rendra la dignité et la confiance. Mais il se désabusera lui-même et sera trop lucide pour ne pas s'apercevoir rapidement qu'il n'aura créé qu'une grande illusion.

Après la victoire de Vinh Yen et les chants de gloire qui retentissent dans le monde entier, de Lattre s'aperçoit qu'en Indochine, rien ne mène à rien. Il s'acharnera, usera toutes ses forces. On peut dire qu'il en mourra, après avoir vu mourir son fils, Bernard.

L'aventure que raconte Lucien Bodard dans ce nouveau volume, c'est la dernière épopée romantique, la plus étonnante des temps modernes.

Avec celui qu'on appelait « le roi Jean », avec sa cour et ses « maréchaux » pittoresques, les Français vivent quelques mois dont la splendeur cache les germes de la défaite et de la mort. Pour de Lattre et les siens, la tragédie indochinoise se confond bientôt avec une tragédie personnelle, qui va coûter la vie au fils, et puis au père.

The logo for NRF (Nouvelle Revue Française) is written in a stylized, cursive green font.

Extrait de la publication

27,20 F (+ t.l.)
28 F T.L.I.